

Miroir aux alouettes

Exténuée par l'incompétence de cet univers lorsqu'il s'agit de me satisfaire, je me retrouve, une fois de plus, seule, ennuyée de ma liberté, à errer dans les bois, cherchant désespérément de quoi ressourcer mon mental. Le froid cinglant de ce vent de février me brûle le bout du nez, les joues, les oreilles, et je repense alors à ce même vent qui, plusieurs années en arrière, me fouettait le visage lorsque je glissais, à toute vitesse, sur mon imposante luge rouge. Ces moments où chacun des membres de la famille laissait échapper son haleine dans l'air glacé, pris de fou rire. La magie de la blancheur pailletée de l'hiver est partie pour de bon cette fois, gâchée, écrasée, remplacée par des hivers qui n'ont plus un seul flocon de neige, hantés par de monumentaux silences, plus lugubres encore que les cimetières.

J'arrête net ma promenade. Quelque chose brille au loin. Poussée par la curiosité, j'avance, un sourire aux lèvres. Plus je m'en approche et plus je suis éblouie. Je plisse les yeux. La lumière s'atténue. Elle est là, juste à mes pieds. Je me penche pour mieux l'observer. La voici, la rose teintée de la plus étrange, la plus épaisse, la plus profonde de toutes les couleurs. Une rose d'une noirceur éclatante, hideusement belle. Elle a quelque chose de maléfique, de toute splendeur pourtant. Que fait-elle plantée là, entourée de ces bois morts et secs, là où seule moi m'y balade ? Elle paraît bien forte, enracinée là, grande et droite, en pleine forme et sans qu'aucune égratignure ne lui soit infligée par la vie. De fines paillettes recouvrent le bout de ses pétales. Soudain, je la sens écarter mes pensées inutiles pour pénétrer dans ma tête et s'adresser à moi avec une voix d'une clarté parfaite : « Bienvenue. Je m'appelle Douleur. ». Déconcertée par la déchirure qui se forme alors dans ma poitrine, je recule en me relevant, vacillant quelque peu, lui souriant sans le vouloir - par politesse, peut-être, - sans avoir le courage de la regarder cependant. La tête me tourne et je me sens couler doucement vers une sorte de léthargie, je sens que mes jambes ne vont plus tenir. Je m'écroule sur le sol, brutalement je crois, je ne sens plus mon corps. Est-elle réelle ? Non, sûrement pas. Mais alors, comment peut-on se mentir si bien à soi-même ? Les branches d'arbres au-dessus de moi me privent du bleu tranquillisant du ciel et je peine à respirer.

C'est de ta faute. Tu es parti comme si ce n'était pas la fin, pas l'arrivée d'un néant démesuré qui habiterait mon cœur, pas la naissance d'un trou béant qui envahirait mon existence. Non, tu es parti comme si tu marquais un nouveau départ, le début d'une

nouvelle vie, l'éclosion de quelque chose d'infiniment grand et beau. Me voilà pourtant là, plus seule que jamais, séparée de mes nuages et de ma liberté, incompatible au bonheur et à l'épanouissement, interdite de rêver d'un avenir avec toi. Un grain de sable comme un autre, perdu dans l'immensité de ce monde, écarté de sa plage et qui n'a sa place nulle part ailleurs. Une petite personne égarée de son chemin, noyée dans sa mélancolie, isolée. Piégée au milieu d'arbres. D'arbres qui semblent maintenant se rapprocher d'elle, se resserrer tout autour d'elle, pas exactement pour l'étouffer, non, mais plutôt pour la faire vomir de cette chose noire et visqueuse, tu sais bien, cette chose que tu lui as fait ingérer de force afin qu'elle reste en elle, s'imprègne de son âme, possède son corps et dirige toutes ses actions, cette chose après laquelle courent tous ces gens, cette chose que l'on appelle « l'espoir ». Oui, car c'est précisément ceci qui rend son deuil si difficile, si suffocant, si parfaitement invivable.

J'ai longtemps tenté de me rassurer en me disant que ça finirait bien par passer, que ce temps serait un jour révolu, qu'il finirait enterré dans le passé. Puisque le temps enterre tout. Tout sauf l'espoir apparemment. Je t'en veux terriblement, suffisamment pour ne jamais pouvoir t'oublier. Je m'en veux terriblement, au point où Regret, sur mes pleurs, se lâche et comme jamais auparavant, danse. Je ne peux plus qu'attendre maintenant. J'attends que quelque chose, ou quelqu'un, vienne enfin m'achever. Mais il n'y a que ces branches sans feuilles, ces grands arbres penchés qui scrutent le visage en larmes d'une jeune femme qui a perdu ses ailes et son beau ciel bleu, une femme sans rêves et sans désir de vivre, une femme morte de l'intérieur depuis bien trop longtemps et qui se demande pourquoi la mort l'a épargnée tout ce temps et pourquoi elle ne vient toujours pas à elle. Qu'est-ce qu'un oiseau, ou un ange, sans ses majestueuses ailes ? Absolument rien. Peut-être que cet univers n'est rien. Rien de plus qu'un grand vide. Peut-être que la seule chose qui existe est ce trou noir sans fin qui nous habite tous, celui que tout le monde essaie de remplir, en vain, avec l'approbation des gens, celui qu'on ne peut plus cacher lorsqu'on perd un proche, celui qu'on fuit en se réfugiant dans toute forme d'art ou de divertissement. Cet abîme qu'on ne veut point exposer au regard de tous mais qu'on affiche ouvertement sur notre visage. Celui que tu m'as présenté comme à toutes ces autres filles stupides. Celui qui m'a fait couler plus bas encore que le fond. Celui que tu m'as montré lorsqu'on s'est d'abord rencontré. Lorsque tu inclinais légèrement la tête de côté et que le vert serpent de tes yeux pétillait de

malice. Ce sourire, bien trop lumineux et trop beau pour être vrai. J'aurais dû m'en méfier. En réalité, il étincelait de malveillance. Cet éclatant sourire ainsi que ce scintillement dans ton regard n'étaient rien d'autre qu'un leurre. Et je t'ai laissé m'aveugler, je t'ai laissé façonner minutieusement ces rêves dans ma mémoire, et je me suis laissée bercer par le son de ta voix, alors que tu me guidais jusqu'aux enfers.

Je ferme les paupières. Heureusement, tu n'es plus là. Quand je rouvre les yeux, mon regard tombe involontairement dans celui de la lune. Elle est toujours là pour me toiser lorsque je suis dans un sale état. Je me lève et me dépêche de me débarrasser des saletés qui ont pu s'accrocher à moi. Il fait trop sombre. L'unique chose visible est cette somptueuse rose, pleinement éclairée par le clair de lune. Elle est encore plus sublime maintenant qu'elle a retrouvé ses vraies couleurs. J'avance au hasard pour me dégager de là le plus vite possible. Je ne peux plus supporter les chuchotements de ces arbres morts, la surveillance oppressante de cette lune, et je dois m'éloigner de Douleur qui ne connaît absolument pas la pitié. Essoufflée, je gagne ce qui me semble être un petit chemin. Le soulagement arrive à ma rencontre et me submerge, s'empare de tous mes membres, et lorsque mes mains gelées rejoignent mes genoux endoloris, je souffle fort tandis qu'il me peint un sourire victorieux sur la face ; j'ai survécu. Je lève la tête pour plonger dans le ciel étoilé, ce même ciel qui m'accepte telle que je suis, celui qui ne me juge jamais, le seul véritable prince charmant. Je ferme les yeux pour mieux me délecter de ce vent si frais, et, le sourire encore scotché au visage, j'ouvre grands les bras : j'accueille maintenant l'univers dans sa totalité, et tant pis s'ils sont trop petits pour ça. J'entends au loin le sifflement d'une locomotive. Ce n'est pas le moment de me déranger. Je regarde à nouveau ces étoiles bienveillantes. Elles me semblent si proches ! Ton souvenir ne me déchire plus. Mon sourire s'agrandit encore. Je suis trop loin pour que tu puisses m'atteindre. Bien trop loin. Il faut maintenant que je me reconnecte à la réalité. Il y a un son strident qui ne me lâche plus depuis quelques instants et qui tente de gêner mon moment de paix, celui où je me réconcilie enfin avec la vie. Je baisse les bras et la tête. Une énorme goutte glacée longe ma colonne vertébrale et je frissonne. Je ne suis pas sur un chemin comme je le croyais, mais sur les rails du train. Je tourne la tête pour faire face à l'oeil perçant de cet imposant tas de ferrailles fumant qui fonce, droit sur moi, et à toute vitesse.

Guiti Sekandary 2 CSA